

Benjamin Hoffmann

PÈRE ET FILS

Récit



L'ARPENTEUR

Extrait de la publication

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée par
Ludovic Escande

Benjamin Hoffmann

PÈRE ET FILS

récit

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

© *Éditions Gallimard, 2011.*

À la mémoire de Patrick Hoffmann,
1953-2010

«Celui qui n'a pas souffert, que sait-il?»

Ecclésiaste

18 mars, au matin

Hier la nouvelle est tombée : mon père est alité dans un manoir obscur.

J'en connais les dépendances, l'office des petites douleurs où l'on mange entre soi. Ce matin je dois aller de l'autre côté des meurtrières, jusqu'à la chambre de torture. J'agrippe le heurtoir et frappe à trois reprises. La porte s'ouvre et je pénètre dans la forteresse du malheur.

Glacé, j'erre longtemps à travers des salles vides. L'heure n'est pas venue encore de l'entrevoir, mon père qui se meurt au sommet de la tour. Il faut patienter, que faire ? Je pourrais rêver que des nouvelles consolantes nous ont surpris hier ; nous les aurions fêtées dans le soir bleu du printemps qui revient... Oublier cela : bientôt je paraîtrai devant ma mère aux cheveux

que l'angoisse a blanchis ; c'est visage d'acier que je devrai montrer. Le calmant pris à l'aube est un corset, une armure peut-être ; il ne faudra pas l'ôter lorsque son charme aura passé.

Plût au ciel que ce récit ait une joyeuse fin ! Qu'il s'achève en grand chapeau d'été, et non en habit noir. Alors je parlerai du lac dont les rives accueilleront notre demeure, et la joie d'être ensemble nous reviendra encore.

18 mars, au soir

Il n'y aura pas de lac. Rien n'aura été épargné des malheurs que nous pouvions connaître.

Ma mère est venue me chercher. Dans les couloirs de la maison, il a fallu jouer à l'homme que rien ne peut troubler et conter mille contes pour masquer la détresse de nos cœurs. Ah ce courage que je sentais la veille ! « La maladie peut se vaincre, ta force lui en donnera. » J'étais comme un guerrier au jour de se battre : j'avais hâte d'engager la lutte et songeais aux moyens d'emporter la victoire. « Un problème objectif, c'est un problème objectif comme j'en ai déjà surmonté, je recommencerai. » En route pour l'hôpital, combien je redoutais pourtant le médecin lugubre qui connaît seul les menées souterraines dans le corps de mon père !

Il est des mots qui résistent à la parole et des heures qui sont un éblouissement de souffrance. Nous nous tenions la main, le rêve que nous faisons était si effroyable qu'à tout moment nous allions revenir aux bonheurs d'autrefois. Alors c'est mon père qui nous aurait reçus, robuste et cordial comme à l'accoutumée, sourire d'amour et de douceur qui me rendait si fier d'être son fils. La chaux vive de cette heure qui nous brûlait les yeux ! Papa ne viendra plus. Comment aller le voir et comment demeurer ? Comment taire la nouvelle et comment lui faire croire qu'au combat du jour et de la nuit l'obscurité sera défaite ? Nous tournions dans le parc sans pouvoir nous montrer. « Ce sera comme au théâtre, nous devons répéter. » Deux jours plus tôt, nous pensions que son mal n'était rien ; que nous en parlerions l'été suivant, à la terrasse de la demeure nouvelle, quand la nuit descendrait doucement sur les arbres et qu'il n'y aurait plus de raison d'avoir peur. « Il restera en toi », disait ma mère en pleurs.

Mon père sommeillait. D'avoir tant pensé à lui : le voir fut un bonheur. Il avait son grand front tout luisant de sueur, ses cheveux décoiffés comme un petit enfant. Les yeux qu'il a ouverts ! C'était mon père et ce n'était plus lui. De grands yeux bleus où l'angoisse rôdait. Mais parfois revenaient les expressions anciennes. Ce clin d'œil qu'il me fit lorsque je dus sortir : c'était le même homme, entier, comme autre-

fois, quand il n'était pas voué au sort qui est le sien, quand les secondes pouvaient être gâchées, le temps perdu, des mots ineptes ou vains prononcés — quand la vie était nôtre, et l'avenir aussi.

Ce fut si long.

Je sors de la chambre, je cherche un téléphone pour appeler ma compagne et lui dire que mon père ne pourra pas guérir. Une infirmière passe, elle est jeune et jolie, venue des Antilles je crois, je ne la vois pas longtemps car au moment de parler je sanglote et tombe entre ses bras. Elle me serre contre elle, j'agrippe ce corps qui n'est plus celui d'une femme mais de l'humanité même, j'appuie ma tête sur son épaule en quête d'un réconfort que, silencieuse et douce, elle cherche à me donner. À petits pas elle me conduit dans une salle de repos pour me laisser en compagnie d'une infirmière plus âgée. Je m'assieds auprès d'elle et ne sais que lui dire. Soigneusement, elle coupe une pomme en quartiers ; puis se lève pour m'apporter de l'eau. Elle demande pourquoi je pleure. Je réponds que je suis le fils de M. Hoffmann, dans la chambre à côté, il va mourir bientôt. Ses yeux s'arrêtent sur moi, ses yeux dont la flamme vive est comme une chandelle dans une lanterne de cristal ; les morts qu'elle a soignés ont épaissi la distance qui la sépare du monde, elle est comme à l'écart au plus près du malheur. Sagement, elle me conseille de ne pas trop penser à l'avenir ; je

ferais mieux de savourer chaque seconde passée auprès de lui.

Mon frère est venu avec la photographie de son fils de trois semaines. Le visage du petit, tout petit sur l'image : c'était celui de l'autre, dans sa chambre alitée, mon père qui va mourir et jamais ne verra le fils de son fils. Il pleurait en regardant le portrait de l'enfant.

Tout seul avec mon père. Il me fait raconter le voyage que je viens d'achever. Est-ce vraiment cela qu'il faut dire? Je voudrais tenir de lui quelque sagesse pour l'avenir, des paroles à répéter dans l'ombre quand il ne sera plus... Mais non, il n'est plus temps. C'est avant qu'il fallait tout apprendre. Maintenant le bercer, comme il le fit en mon âge tendre. Au lieu du voyage, j'aimerais lui conter la naissance de mon amour pour lui. Je n'avais pas trois ans. Ma mère m'avait réprimandé pour une vétille dont je ne me souviens pas; les yeux rougis, je ruminais mon chagrin. Il est venu, grand et fort, un livre sous le bras : c'était pour moi. Je n'avais que Maman, soudain j'ai eu un père. Mais lui narrer cela, n'est-ce pas lui dire adieu? Révéler la nouvelle que nous voulions cacher? Mieux vaut poursuivre le récit du voyage. Mais lui glisser quand même, comme si de rien n'était, qu'il est mon modèle, car il est courageux, et se battra encore, comme il l'a toujours fait; que je l'aime très fort, et qu'il en fut toujours ainsi. Il m'aime aussi? Je le savais, comme on sait que le monde existe.

Plus tard, sa main dans la mienne. Il dort et je pense : « Il est vivant, Papa est vivant, ici, sa main est dans la mienne. » Je ne pouvais le regarder sans cesse.

À propos d'un général qu'il admira toujours, dont il relit l'histoire rédigée par son fils. Je lui dis qu'à mes yeux il fut ce général.

« Je n'ai pas la même stature. »

Je sais bien quel sens il donne à ce mot.

« Tu es grand et solide, pourtant.

— Je l'ai été. »

Ce fut si long encore. Ma force s'émoissait. Le voir et ne rien pouvoir faire — parfois je regardais le ventre où le mal grandissait. À chaque regard sur moi, un sourire répondait.

Il a fallu partir. Voix forte encore, encouragements. Ne pas dire la douleur qui l'attend et le quitter à petits pas, à petits bruits, comme il faisait lorsque j'étais enfant.

Non, rien n'aura été épargné. Le yucca planté pour célébrer le mariage de mes parents, une grêle l'a gelé, il va mourir aussi. Au sol des chiffons de papier, déchirés par le chien. Un mot subsiste seulement, un mot tracé de sa bonne écriture : l'« excellence ». Entre les murs je déambule en songeant à la pancarte sur la porte : « Maison vendue » ; rien ne restera des bonheurs que

nous avons connus. Au moins l'image de mon père ne viendra pas surgir dans la pièce où chaque matin je venais l'embrasser. Sur une table je découvre la photographie d'un paysage. Elle est floue comme le rêve en suspens qu'elle représente : c'est le Pacifique, qu'il a tant voulu voir ; à présent plus de doute, il ne sera jamais exaucé. Dans ma chambre, j'évite de regarder son portrait et celui de ma mère : il a ses yeux d'amour et de tendresse fière ; son grand chapeau d'été, crânement de travers ; et derrière lui on voit un pan du lac, celui où nous retournions chaque année à la belle saison. Dans l'eau claire, le calmant dessine des volutes bleutées. Je ne sens plus rien, ne pleure même pas. Blottie contre moi, Maman me tient la main.

19 mars

Mon père allait mal, si mal. D'abord, je ne l'ai pas remarqué. Mais c'était clair, au bout de quelques minutes, si clair que le mal avait progressé dans l'ombre de son corps.

Pour la première fois la folie est là qui pousse les blocs de ma raison : bientôt je ne serai qu'une pulvérisation, il ne restera de moi qu'une pellicule de sable à disperser. Pourtant il faut aider ma mère, que de grandes paniques saisissent, pour un oiseau qui passe, un rendez-vous qu'elle pourrait manquer. De l'avoir

vue entourée de ses amies, je l'ai crue protégée. Alors c'était un prétexte pour prendre congé à mon tour. Et quand mon père sera parti, je descendrai dans une cave intérieure, là où l'on trouve des roues et des flambeaux qui évoquent seuls la lumière du jour. Pas question d'y rester l'éternité, juste le temps de se briser un peu le crâne aux pierres de la muraille. « Toi seul tu peux m'aider, car tu es moi, personne d'autre », disait ma mère en pleurs. Très bien. Ravalons cette bête monstrueuse qu'il faudra digérer.

Ma compagne est venue et mon meilleur ami l'accompagnait. Qu'il était grave, ce frère que je me suis choisi ! La dernière fois que je l'ai vu, c'était au grand repas que mes parents donnaient... alors nous ne savions pas. Le malheur fond sur nous quand il lui plaît, chaque instant est le sien.

J'ai raconté la naissance de mon amour pour lui. « C'est une jolie histoire. » Le mot « excellence » que j'ai trouvé sur un papier, il n'en gardait aucun souvenir. Après : la suffocation d'avoir tout dit de ce qu'il fallait dire. J'inventai un prétexte pour appeler ma mère. Ma compagne était là qui me tendait les bras, je n'y tins plus : un cri rauque jaillit de ma bouche ! L'hôpital en fut tout alarmé ! Une infirmière nous dit de sortir, la pluie tombait, sous un arbre assis je ne pouvais plus bouger. « Si mal il est si mal plus mal encore qu'hier. » La pluie tombait encore et je voulais pourrir avec les

feuilles. « A-t-il entendu mon cri ? » J'avais si peur !
« Non, il ne sait pas, on a dit que le bruit venait de l'extérieur. » Des médicaments me sont promis pour la semaine prochaine... Mon père sera-t-il là ?

Ensuite il fallut remonter comme on part au combat. Chaque seconde loin de lui : une seconde perdue. Mais comment supporter d'être à ses côtés ? J'étais seul avec lui, il respirait si mal. Mon crâne contre le sien, comme j'aimerais qu'il y entre tout ce qu'il est, tout ce qu'il fut ! Je le serrais très fort et lui disais des mots d'amour.

« On s'est toujours bien entendus, tous les deux. Même quand j'étais enfant, ou dans l'adolescence. Les autres, ils n'aiment pas leur père, ou bien ils le dénigrent ; moi, je t'ai toujours aimé. Tu as été mon père, aussi un bon copain.

— C'est ce que je voulais.

— Si j'ai un enfant, je voudrais être un aussi bon père que tu l'es pour moi. Ce sera dur, tu sais.

— Je voudrais te conseiller. »

Mon horreur en pensant : « Il ne pourra jamais. » Lui répondre aussitôt, pour ne pas l'effrayer, que le temps est loin pour moi d'avoir un fils. Mon angoisse plus tard en me disant : « J'aurais dû demander ses conseils, alors, quand j'en avais le temps. » L'idée me vint qui sut me consoler : avec mon fils, il faudra faire comme il a fait.

Mon père n'a plus rien, dans sa chambre de mort le voici alité. Sur la table il reste une boisson. Il dit : « Prends-la. » Jusqu'aux derniers moments, il m'aura tout donné.

Plus tard avec Maman. Je proposai un baiser à trois, comme aux jours de l'enfance. Nos bouches se pressent, au même instant je songe : « Pour la dernière fois. »

Il respirait mal, de plus en plus mal. De chaque côté du lit nous lui tenions la main. Ce fut le pire sans doute, je n'éprouvai plus rien, une terreur si profonde qu'elle n'avait plus d'effets. Mon crâne contre le sien, son souffle faiblissait. Je savais que ma mère à l'unisson de moi pensait que la fin était là, qu'il partirait ainsi, entre ses deux amours qui lui tenaient la main. Les infirmières sont venues, il fallut s'écarter. Assis dans un fauteuil, je ne pouvais bouger : j'étais comme au spectacle de la mort de mon père.

Dans la salle d'attente, la porte ouverte laissait voir les médecins passer. Toujours froid, pétrifié, je n'osais rien savoir. Ma compagne me serrait la main quand il fallut entendre : « Les jours qui viennent seront critiques » et d'autres choses encore. Comme une toute petite fille ma mère les remercia. Ensuite un vide, un grand silence.

Plus tard, mon père allait mieux. Son courage et sa patience, comme sa vie entière, pourraient servir à l'édification des hommes qui ne le valent pas. Il avait la force de plaisanter, celle de ne pas se plaindre. Ma tête sur son ventre, comme aux jours de l'enfance, ses bonnes mains caressaient mes cheveux. « Ignorer la maladie qui rôde dans son corps, être comme autrefois, contre lui, mon Papa. » Il disait « mon bonhomme » ; par bonheur je ne pleurais pas.

Assis à côté de lui, je vois la scène avec ses yeux. Ma mère et ma compagne sont là qui nous regardent, la chambre est blanche et toute petite, encombrée d'un lit vide. Une seconde, j'ai fait l'expérience de ceux qui vont bientôt mourir. Et j'ai compris sa force car il nous souriait.

Par moments, je voudrais lui dire qu'il ira mieux, parler de traitements, même de l'avenir. Je ne peux pas. J'ai la force de cacher la vérité, pas celle de lui mentir.

Il a fallu partir. Le voir, assis dans un fauteuil, fut un soulagement. Il allait un peu mieux, ses lunettes sur le nez, prêt à lire les revues que j'avais apportées. Des mots d'amour pour lui dire au revoir. Puis un clin d'œil, comme ceux qu'il me faisait ; il y répond, mais c'est un peu une grimace. La porte à peine fermée,

mon sourire fond en larmes. Devenirai-je lui? Déjà je veux porter ses montres, prendre de l'embonpoint, lui ressembler en tout, pour le ressusciter.

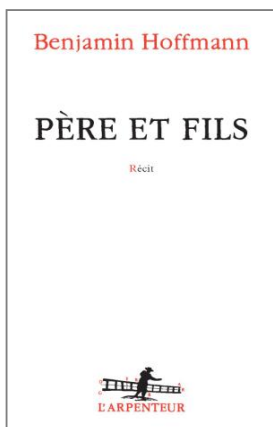
Rentrer, ensuite. Que se passa-t-il? La nouvelle m'attendait, j'étais reçu à Yale en doctorat. Pour les familles des autres lauréats, ce dut être un grand jour, celui de la fierté et de l'anoblissement. Nous eûmes bien une seconde de bonheur, très vif; aussitôt disparu. Dans le bureau plein de lui, mon père n'était pas là.

Dormir, ensuite. Le calmant accomplit son office. Ma compagne et ma mère près de moi reposaient.

20 mars

Mon père va-t-il mieux? Je l'ai cru en venant le trouver. Le médecin était là qui disait de bonnes choses. Comme l'espoir est prompt à revenir! Déjà le mot de « guérison » résonnait dans mon crâne, un vrai carillon des fêtes de la Saint-Jean, une volée à vous réveiller le monde! Un pan du rideau noir se levait, déjà brillait la première lueur du lac, celui où nous devons nous retrouver ensemble. On m'a dit de sortir, pourquoi?, je ne sais plus. Au retour, l'angoisse était là qui veillait dans la chambre.

immenses. Il me dirait qu'il faut méditer non la mort mais la vie. Je pourrais passer la mienne à me rappeler son corps à l'hôpital ; sa bouche qui cherchait l'air et son regard un réconfort que rien au monde ne pouvait lui donner. Pourtant, je le reverrai le jour de son anniversaire, les bras tendus vers nous et le sourire immense. Et je survivrai à la mort de mon père.



Père et fils Benjamin Hoffmann

Cette édition électronique du livre
Père et fils de *Benjamin Hoffmann*
a été réalisée le 12 avril 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070133321).

Code Sodis : N48993 - ISBN : 9782072442551.

Numéro d'édition : 182230.